

LA RUSSIE

Il n'est point facile de se faire une opinion sur la Russie, quand les journaux que l'on s'accorde à reconnaître comme les plus autorisés, changent si facilement d'opinion à l'égard de ce pays et de son relèvement futur.

En même temps, la Bourse fait monter les fonds et valeurs russes. Sans doute, de notables journaux financiers déclarent ne voir dans cette hausse que le résultat d'une spéculation risquée; mais d'autres démontrent qu'elle ne fait que tenir compte du changement radical survenu dans la politique des Soviets et la situation économique de la Russie.

Que va faire le petit capitaliste français, porteur de Fonds Russes, au milieu d'un pareil tohu-bohu de contradictions? Nous voudrions, sans parti pris, ramener pour lui la question à ses termes essentiels.

Actuellement, la Russie est ruinée. Sa réserve d'or s'élevait, d'après les statistiques officielles, à 200 millions de roubles-or, soit 530 millions de francs-or. Mais ce chiffre semble très exagéré à beaucoup d'économistes et banquiers d'Allemagne, de Pologne et de Lituanie.

La culture du sol était la grande source de richesse dans l'Empire des Tsars: actuellement, la superficie ensemencée est à peine le quart de celle d'avant la guerre. L'extraction de charbon allait à 30 millions de tonnes par mois; elle est aujourd'hui de 300,000 tonnes. De grands efforts ont été faits pour maintenir une certaine activité dans l'industrie du pétrole, et l'on a été servi dans le bassin de Grosny par des sondages heureux; mais, si la production de ce bassin est de 85% de celle de 1914, l'extraction totale de tous les bassins du Caucase et de la Caspienne n'est que de 40% du chiffre d'avant la guerre.

Au reste, il n'est pas douteux que les hommes d'affaires ne trouvent maintenant en Russie un champ d'activité très productif; mais le simple porteur de valeurs russes ne peut voir les choses sous le même angle. Quand pourra-t-il commencer à toucher une partie des coupons arriérés? Quand les Sociétés industrielles russes pourront-elles distribuer des dividendes; autrement dit, quand leurs bénéfices en roubles, convertis en francs, leur permettront-ils de rétribuer leur capital? Car l'on pense bien que le rouble ne va pas reprendre, du jour au lendemain, une valeur voisine, sinon du rouble d'avant la guerre, au moins du franc.

Et supposons que le gouvernement russe reconnaisse les dettes de l'ancien régime. Il ne s'agit, à-t-on dit, que d'une vingtaine de milliards, et c'est peu par les temps qui courent. La question n'est pas si simple. Il n'y a point que cette dette, représentée par des fonds placés surtout en France. En tout cas, que l'exemple de la Turquie ne crée pas d'illusions! Pense-t-on qu'il soit facile d'établir en Russie un contrôle financier comparable à celui qui existe en Turquie, avec un service de douane et d'impôts fonctionnant sous la direction d'agents étrangers? Quant aux Sociétés industrielles, la hausse de leurs actions semble ne tenir aucun compte des besoins considérables de capitaux qu'il se présenteront le jour où il faudra aborder sérieusement la tâche de reconstruction.

Dans la plupart des cas, il semble même qu'il faille considérer les papiers, dont le marché de Paris est actuellement inondé, comme de simples droits de souscription à des actions privilégiées à émettre par la suite. Et maintenant concluons. Nous n'allons pas demander aux porteurs de vendre des titres qui montent. Que de lettres de reproches recevront-nous, si le mouvement devait s'accroître. Nous les prions seulement de ne pas perdre de vue les considérations imparciales que nous venons de présenter. Peut-être penseront-ils d'eux-mêmes, à un certain moment, qu'il est bien préférable pour eux de vendre leurs titres et de laisser les hommes d'affaires se débrouiller en Russie.

La Californie produit deux fois plus de raisin que le reste de l'Union.

LE "PERE LA VICTOIRE" EN AMERIQUE



Voici trois photographies de M. Georges Clemenceau, M. Trotinet, qui visite actuellement les Etats-Unis, et M. Siovatte, à l'âge de 81 ans, de 40 ans et de 16 ans.

Les Deux Concierges

Elles étaient deux concierges qui, un jour, se déclarèrent la guerre après avoir longtemps vécu en bonne intelligence. Les maisons dont elles avaient la garde se regardaient d'une l'autre de toutes leurs fenêtres; aussi les occasions ne leur manquèrent-elles jamais de cultiver leur amitié. Du matin au soir, elles échangeaient, soit dans leurs loges, soit sur le pas de leurs portes, leurs petites "manières de voir."

L'une s'appelait Mme Trotinet et l'autre Mme Siovatte. Se ressemblant d'ailleurs comme deux sœurs, elles avaient la même échine pointue, le même profil d'aigle, la même barbe au menton et la même humeur aigrette. Chacune d'elle hébergeait et entretenait un chien contre la volonté et à l'insu du propriétaire. C'étaient leurs seuls amours. Bijou, le chien de Mme Trotinet, était de ces loulous au long poil feu, à l'œil chasseur, qui rongent sur tous les prétextes et meurent prématurément de neurasthénie. Le chien de Mme Siovatte répondait au nom sans prétention de Zozo. C'était un bâtarde indéfinissable, venu du ruisseau, recueilli par charité et toujours prêt à batailler avec ses congénères, malgré l'embonpoint qui le déformait. Au demeurant, le plus fidèle des chiens.

Les causes de leur conflit eussent semblé futiles à tous autres qu'à des concierges. Certain jour que Mme Siovatte, impérieusement pressée de tailler une bavette, avait rendu visite à Mme Trotinet, la conversation s'engagea sur les spiritueux dont ces dames faisaient usage pour combattre leurs petites maux de cœur, leurs petites migraines, leurs petits maux de dents, bref tous leurs petits maux. Mme Trotinet vanta aussitôt l'eau d'Arquebuse qui lui "redonnait du ton" les jours de grand balayage. Elle en avait toujours une fiole, sur sa table de nuit. Mme Siovatte prôna l'eau de Mélisse dont deux ou trois gouttes sur un morceau de sucre suffisait à donner une impulsion vigoureuse à ses digestions les plus nonchalantes. Mme Trotinet qui souffrait de dyspepsie, en avait-elle fait l'expérience? Non, Mme Trotinet n'en avait pas fait l'expérience. L'eau d'Arquebuse l'avait, en pareil cas, toujours soulagée. Mme Siovatte hocha la tête. Elle n'aurait pas dû hocher la tête. Mme Trotinet proposa à son amie de lui faire goûter son élixir de santé; elle l'apprécierait certainement. Mme Siovatte refusa avec un sourire un peu méprisant. Le sourire suffisait; il est éteint sage de sa part de ne pas le pincer de mépris. Cependant, elle avait pris la fiole des mains de Mme Trotinet et en lisait l'étiquette avec des mines, des soupirs et des appréciations sceptiques qui agaçaient beaucoup la maîtresse de Bijou.

Au bout de quelques minutes de ce manège, Mme Siovatte voulut reposer sur la table le flacon d'eau d'Arquebuse. Elle le fit négligemment: la fiole chancela, se renversa, roula à terre et s'y brisa. Mme Trotinet qui "avait sur le cœur" les mines et les soupirs de la maîtresse de Zozo, n'hésita pas à attribuer la catastrophe à une intention malicieuse, damnable, de son ancienne amie. Mme Siovatte s'en défendit de toutes ses forces. Mme Trotinet refusa de se laisser convaincre. Le ton s'éleva, s'agrippa. Pour comble de malheur, Mme Siovatte, en se retirant, écrasa la patte de Bijou, le plus innocemment du monde. Bijou se mit à pousser des gémissements déchirants. Des menaces s'échappèrent des lèvres sèches de Mme Trotinet. Mme Siovatte répliqua par quelques injures assez rares. La guerre était déclarée.

Les hostilités commencèrent dès le lendemain: ces dames ne firent point ensemble leur marché.

Désormais, elles n'échangèrent plus leurs petites "manières de voir." Elles ne se rendirent plus visite. Au temps des belles soirées, elles avaient coutume de prendre longuement le frais, chaise contre chaise. Par politesse, c'était tantôt sur le trottoir de M. Siovatte, tantôt sur celui de Mme Trotinet. Elles ne négligèrent pas la moindre occasion de se montrer aimables. Elles avaient l'une pour l'autre mille attentions délicates et ravissantes... Ce fut fini. Elles ne franchirent plus la chaussée. Chacune d'elles resta sur ses positions, c'est-à-dire sur son trottoir, les yeux pleins de rancœur et de défi. Les chiens prirent également parti. La même haine qui animait leurs maîtres les jetait l'un sur l'autre. Bijou recevait les plus mauvais coups; il avait toujours l'oreille déchirée. Au hasard d'une rencontre Zozo se précipita avec tant de fureur sur Bijou que Mme Siovatte, qui le tenait en laisse, entraînée par l'animal, fit une chute piteuse. Il y eut un grand rassemblement. Mme Trotinet regarda sa loge, extrêmement satisfaite.

Etourdie, meurtrie et vexée, Mme Siovatte regarda la sienne où elle croqua un sucre arrosé d'eau de Mélisse, en cherchant une vengeance... Elle la chercha pendant huit jours. Mme Siovatte entretenait avec le coiffeur du coin des rapports de bon voisinage. Elle alla le trouver dans ses "salons," à l'heure où les botticliers se ferment. Elle lui fit une longue visite. Elle dut lui dire des choses infiniment plaisantes car, de la rue, on entendait rire le coiffeur. "Ah! ah! ah! elle est bien bonne!" disait-il; et il ajoutait: "Oh! si vous voulez! Comme il vous plaira! A votre service! Ah! ah! ah!" On ne pouvait montrer humeur plus joviale et dispositions plus favorables.

Le lendemain matin, comme Bijou, en promenade quotidienne, passait devant la porte du coiffeur, un bras s'abattit brusquement sur sa nuque. Enlevé de terre sans autorisation de sa part, mon Bijou fut aussitôt précipité, avec un sans gêne atroce, à l'intérieur de la boutique dont on ferma la porte. Que se passa-t-il? Dix minutes plus tard, s'élevait de la boutique un roquet ridicule et fantastique, les yeux blancs, l'écumé aux babines et trébuchant de fureur sur ses pattes raidies. On avait tondu Bijou, on l'avait même rasé. Pourtant, on avait eu la précaution de ne pas le défigurer tout à fait: on lui avait laissé un beau panache au bout de la queue, une grande mèche droite entre les deux oreilles et une fine barbe de chèvre... Quand Mme Trotinet vit entrer dans sa loge cette bête apocalyptique et qu'elle fut reconnue en elle son cher Bijou, elle éprouva un saisissement tel qu'elle s'évanouit avec un cri terrible. Les voisins accoururent. Mme Siovatte ne fut pas la dernière... On lui frappa sur les mains, les bras, les yeux. On lui fit respirer du vinaigre. En vain. Mme Trotinet ne revenait pas à la vie. S'agenouillant auprès de la malade, elle lui versa habilement entre les lèvres une gorgée du précieux élixir. Trois secondes après, Mme Trotinet ouvrait les yeux. —Vous allez voir, dit-elle, déjà triomphante. —Eau d'Arquebuse! implora-t-elle dans un souffle. —Mais Mme Siovatte hocha la tête et, de nouveau, approcha son flacon des lèvres de son ancienne amie.

A LA LETTRE Un curé se promenant dans la campagne rencontre un gamin qui le regarde sans ôter sa casquette. —Pourquoi ne me salués-tu pas? —Ma foi, monsieur le curé, vous avez toujours dit: "hors de l'église point de salut."

SUBTILITE

Léon Méritail prenait sa défiance continue dont il souffrait pour un avantage. Il confondait cet instinct peureux d'une âme médiocre avec une intelligence fine sans cesse en éveil.

Il avait de bonne heure rétréci les chances et les risques de sa vie au strict minimum. Vivant avec une mère parcimonieuse qui mourut fort âgée, laissant de belles économies, il ne s'était point marié, n'avait fréquenté que les camarades qui lui étaient agréables ou utiles et croyait, en supprimant tout sentiment à sa vie, avoir supprimé toutes les chances de chagrin.

Il avait aussi supprimé toutes les dépenses somptuaires. Vivant dans un étroit logis des Batignolles qu'une femme de ménage suffisait à laisser dans un état de saleté qui ne fut pas trop visible, il déjeunait au cercle Malesherbes qui était ouvert aux joueurs de tous les mondes et de tous les pays; il fournissait suffisamment de camarades.

Il n'avait qu'une distraction: le jeu. Quand il n'était pas assis à une table de bridge, parfois même de poker, s'il trouvait des adversaires disposés, à jouer un jeu modéré, il était sur un champ de courses, étudiant son programme pour ne rater que ses cinq francs, s'il était sur la pelouse, ses dix francs, si un camarade lui avait donné une entrée au pesage, avec le maximum de probabilités favorables.

Il avait par le cercle quelques relations dans le monde des entraîneurs et des propriétaires. Pierre Faraud, le riche marchand de métaux, qui possédait une écurie de courses assez considérable, venait assez souvent déjeuner au cercle. Il avait même fait partie, à plusieurs reprises, avec Léon Méritail, de cette table de bridge qui fonctionnait dès la dernière gorgée de café avalée, et cependant que ces messieurs fumulaient leurs cigares. Il était donc assez lié avec le défiant Méritail pour que celui-ci lui demandât si tel ou tel de ses chevaux avait une chance de gagner leur course.

Un après-midi d'automne, où la munificence d'un journaliste, membre d'un cercle, l'avait gratifié d'une entrée gratuite pour Enghien, Léon Méritail, fort maussade d'avoir perdu 10 francs dans la première course, aperçut M. Faraud qui causait avec son entraîneur John Crosby, d'une manière qui semblait confidentielle. Justement l'écurie Faraud lançait, dans la course suivante, un poulain de trois ans qui courait pour la première fois en obstacles. Léon Méritail rôda assez longtemps autour des deux interlocuteurs dont la conversation semblait s'éterniser. Cependant, les chevaux qui devaient disputer l'épreuve tournaient en rond, tenus par des lads, autour du terre-plein sur lequel étaient Méritail, Faraud et l'entraîneur. Fishmonger, le concurrent de l'écurie Faraud, parut à Méritail, qui l'examina longtemps, en connaissance, dans un bon état de santé et d'entraînement.

La manière dont Faraud et John Crosby continuèrent leur conversation en affectant de ne pas regarder le cheval parut au subtil Méritail une indication de la bonne chance de ce poulain. —Ils feignent de s'en désintéresser, pensa-t-il, pour que l'on ne le joue pas et que son rapport soit plus fort. Au moment où la cloche sonnait pour avertir les jockeys de se mettre en selle, Faraud et Crosby se séparèrent enfin. L'entraîneur se dirigea vers le petit jockey, qui se préparait à escalader le grand Fishmonger, et il l'aidera à monter, tandis que Faraud, fumant négligemment un cigare se promenait de long en large sans but apparent.

C'était le bon moment pour l'aborder. —Bonjour, mon cher Faraud, dit-il en lui tendant la main. —Ah! ce bon Méritail, toujours fidèle au turf. Eh bien! qu'est-ce que vous jouez dans cette course-là? —Ma foi, déclara finement Méritail, j'étais en train de me demander si je n'allais pas risquer mon modeste maximum sur la chance de votre cheval. —Fishmonger! s'écria Faraud. Ne faites pas cela pour rien au monde. La véhémence avec laquelle le propriétaire confirma Méritail dans ses soupçons. —Il ne sait pas ce que c'est que mon maximum! Il a peur que ce ne soit une forte somme, et que je fasse baisser la cote.

Tout haut, il ajouta: —Pourquoi donc ne faut-il pas jouer votre cheval? Il a l'air d'être dans une forme excellente. —Ne vous fiez pas aux apparences. Ce satané Fishmonger est la déception même. Il galope évidemment, mais il ne peut pas se décider à sauter. Crosby le fait courir pour lui donner une leçon sur les haies. Mais il n'a aucune chance. Vous m'entendez, aucune. C'est au point que moi, qui joue rarement, je me disposais à mettre 20 francs sur Tubalcain, le cheval du comte de Trausiera.

Et, sortant un billet de banque de son portefeuille, Faraud se dirigea en effet vers un guichet du pari mutuel. Comme la cloche sonnait la sortie des chevaux sur la piste, Méritail prenait congé rapidement du propriétaire et se dirigea au pas gymnastique vers une baraque plus éloignée. Chemin faisant, il riait.

Ce bon Faraud. Il a cru qu'il me fichait dedans. Comme si l'on pouvait tromper un vieux routier de mon espèce par des moyens aussi naïfs. Il est sûr de la victoire de Fishmonger. Il a chargé quelqu'un de le jouer pour lui au guichet de 500 francs et il va mettre ostensiblement 20 francs sur Tubalcain, qui ne suivra pas même le train. Non, mais, pour qui me prend-il?

Et le rusé Méritail, sûr de lui, mit 50 fr. gagnant et 50 francs placé sur Fishmonger. C'est la première fois qu'il risquait une pareille somme. Il était temps. Cinq minutes plus tard, un sonneur annonçait le départ. Méritail monta sur une chaise et fouilla l'horizon de sa lunette. Fishmonger était parti en tête. Au passage devant les tribunes, il galopait encore avec aisance à plusieurs longueurs en avant de ses concurrents. Méritail, en constatant que la casaque cerise et vert de Faraud tenait ainsi la tête du peloton, exultait. Quel flair il avait eu!

En face, Fishmonger perdit un peu de terrain. Il fit une grosse faute sur une claque... —Bah! se dit Méritail, il a encore le temps de réparer. Mais Fishmonger ne répara pas, car au dernier tournant, on n'apercevait plus la moindre casaque cerise et vert. Le cheval de Faraud était celui sans doute qui galopait sans cavalier. Il s'était débarrassé au coin d'une haie de son jockey. Ce fut Tubalcain qui gagna à la cote rémunératrice de 20%. —Quel filou que ce Faraud, pensa Méritail furieux! M'a-t-il fichu dedans avec ses airs d'hypocrite... Pierre Soulaïne.

QUAND ON VOYAGE

Il est malheureux que tous ceux qui ont voyagé et observé ne soient pas en mesure d'écrire leurs mémoires. Que de choses ils nous révéleraient sur les mœurs et coutumes des habitants de toutes les régions de la terre et les incidents parfois disgracieux dont sont victimes ceux qui s'aventurent dans ces pays, sans connaître un peu la mentalité des naturels.

Un vieillard qui compte maintenant 88 printemps, et qui a parcouru le monde, en qualité de soldat de la république française, me racontait divers incidents dont il a été témoin, au cours de ses multiples voyages. Il convient de dire que mon interlocuteur avait fait partie d'un régiment français envoyé en Indo-Chine, qu'il avait pris part au siège de Puebla, au Mexique, et qu'il a fait un séjour assez prolongé au Congo, toujours sous les drapeaux, sans compter ses longues années de service comme matelot.

Voici un fait typique qu'il me racontait, au sujet de son séjour au Congo. Deux soldats français, sentant la faim crier d'une façon très aiguë dans leur estomac et ne trouvant pas de vivres, s'introduisirent dans la cabane du chef de la tribu, en l'absence de ce dernier. Une négresse qui se trouvait là, probablement la femme du chef, supplia les intrus de ne rien déranger, mais les soldats, toujours guidés par l'instinct de la conservation, n'en continuèrent pas moins leurs recherches.

Ils trouvèrent enfin, à l'intérieur de la hutte, accrochés aux murs, certains comestibles, qu'ils prirent tout bonnement pour des champignons. Ils firent frire les prétendus champignons et les dévorèrent à belles dents. Pendant tout ce temps, la négresse criait, s'arrachait les cheveux et marmottait un tas d'histoires que les deux affamés ne comprirent guère.

Mais les copains n'avaient pas terminé leur repas que le chef, accompagné de gens de sa tribu, armés jusqu'aux dents, arrivèrent en toute hâte. Les soldats eurent juste le temps de prendre la fuite, poursuivis par le chef irrité et sa troupe. Dans tout le canton, on entendit des cris de mort contre les hardis Français et tous ceux de leur race.

Finalement, l'affaire fut expliquée aux autorités militaires françaises. Le chef fit comprendre que les soldats avaient enlevé de sa hutte des trophées précieuses consistant en un certain nombre de cervelles d'ennemis. (Les soldats avaient pris ces cervelles pour des champignons!)

Le gouverneur militaire français calma le grand chef en lui donnant, en retour des cervelles mangées, des décorations et des titres. Inutile de dire que les maraudeurs n'eurent plus envie de manger des champignons. Pendant qu'il était en Cochinchine, mon interlocuteur faisait partie d'un régiment français campé non loin d'un cimetière. Chaque soir, les naturels du pays venaient offrir aux âmes des morts des gâteaux et des mets de toutes sortes qu'ils déposaient sur les tombeaux.

Attirés par l'odeur délicieuse des mets, quelques soldats se chargèrent de déguster toutes ces offrandes, croyant qu'elles leur porteraient plus de profit qu'aux morts. Un soir, ils firent le tour du cimetière et apportèrent dans le camp tout ce qui leur était tombé sous la main.

Le lendemain, les Cochinchinois s'aperçurent de la disparition des mets, et naturellement ils s'en montrèrent très satisfaits; les âmes des défunts avaient accepté les offrandes! Partout on cria au miracle et l'on fit des processions et diverses manifestations joyeuses. Fiers de leur succès, les soldats français renouvelèrent le tour. Nouvelles manifestations joyeuses de la part des Cochinchinois.

Les Français enhardis tentèrent encore l'aventure, la nuit venue. Mais cette répétition subite de miracles avait fini par faire naître des soupçons, chez les naturels, qui avaient placé des sentinelles en embuscade, pour voir agir les dieux ou les diables d'Occident. Or il arriva que ces derniers furent pris en flagrant délit.

Cette fois encore, il y eut une manifestation chez les Cochinchinois, mais d'un tout autre genre. Des cris de rage retentirent de toutes parts, on entoura le camp français, les coups commencèrent à pleuvoir. Les soldats français firent feu, pour effrayer les manifestants, mais sans succès. Pour sauver la garnison, il fallut verser du sang. Plusieurs centaines de turbulents furent tués sur place. Les diables d'Occident abandonnèrent définitivement le rôle de dieux.

La connaissance de certaines notions nous épargne bien des bévues et des malheurs, mais la science la plus durable, parait-il, est celle qu'on acquiert par l'expérience. Il est vrai que l'expérience est souvent coûteuse.

Henri—Si je vous demandais en mariage après ne vous avoir connue que depuis trois jours, que me répondriez-vous? Jeannette—Je vous dirais de ne jamais remettre à demain ce que vous auriez dû faire avant-hier.

AUTREFOIS

J'ai la mélancolique et vaine nostalgie D'un hiver plus que nos mornes hivers. Je voudrais remonter tout un siècle, à travers Les rameaux compliqués des généalogies; Au bon temps où le feu de bois réunissait Les familles autour des grandes cheminées. Pour entendre Peau d'Ane ou le Petit Poucet Contés par une aieule aux coiffes surannées.

Le givre transformait les vitres en vitraux, La neige sur le seuil mettait des étalagmites, Le chauffage central était encore un mythe; Mais, s'il faisait plus froid, les courcs étaient plus chauds. Chacun avait alors sa maison toute pleine De souvenirs pieusement entretenus, Où tous les vieux miroirs embuaient sous l'haleine Des spectres bien aimés, en foule revenus. Et n'en déplaise aux défenseurs de l'hygiène, On dormait bien dans les alcôves aux grands lits, Entre les rideaux faits d'une étoffe ancienne Qui garde une ombre amie à chacun de ses plis.

On retrouvait au fond des immenses armoires En vieux chêne poli, massif et patiné, Les bijoux de famille; éventails en ivoire, Ferronniers, croix d'or, missels enlumines. Oh! les bons jours d'hivers sous la pluie et le givre, Lorsque le vent faisait tressaillir les cloisons! Dans ce cadre vieillot qu'il était doux de vivre... Berceau familial, doux nid, chère maison.

BLANCHE CAZES.

POUR NE PLUS TOUSSER IL SUFFIT DE DIRE: "JE NE VEUX PAS"

La toux, disent les médecins, est un phénomène volontaire ou réflexe de l'organisme qui cherche à libérer ses voies respiratoires de quelque objet indésirable. C'est-à-dire que nous toussons volontairement ou malgré nous, selon les circonstances. S'il est utile, parfois, de le faire, bien souvent nous toussons sans y penser; c'est presque une manie et nous endommageons ainsi grandement la gorge ou les bronches. Neuf fois sur dix, c'est un effort inutile que nous devons éviter. On tousse, le plus souvent, parce qu'on ressent un léger picotement dans la gorge. La quinte est plus ou moins violente, pénible, mais inutile puisqu'il n'en résulte que du vent. Il est nécessaire et facile de combattre cette toux-là.

Vous prendrez vite l'habitude de vous dire: "Non! Je ne veux pas tousser." En même temps, serrez les dents et les lèvres, avalez un peu de salive, levez la tête comme pour regarder au plafond et respirez lentement, à fond, par le nez. Ne desserrez les lèvres que lorsque l'envie de tousser est passée. La moindre parole, la plus petite bouffée d'air froid par la bouche et la crise se déclenche; plus moyen de l'arrêter. Pour faciliter cette action, on peut recommander de sucer des bonbons calmants.

Quand la toux explose sans crier gare, il n'y a qu'à prendre son parti: c'est qu'elle est utile et on aurait tort de lui résister. Par contre, nous devons penser à nos voisins et mettre un mouchoir devant notre bouche pour ne pas leur projeter nos microbes à la figure. Des expériences ont prouvé qu'en toussant, on portait jusqu'à cinq mètres.

Il ne faut ni soulever le sol ni conserver pour soi le produit de nos bronches; il faut le déposer dans un mouchoir qu'on lessivera dans de l'eau contenant des cristaux de blanchisseur et qu'on fera bouillir longuement.

BUREAU DE POSTE A VENDRE On a annoncé la vente aux enchères publiques du bureau de poste de Syracuse, près de New York, récemment construit et qui a coûté un million de dollars. Et cela, dit une annonce du trésorier de la ville, parce dans les journaux de la localité, à cause de 31 dollars 21 cents de taxes municipales demeurées impayées.

Une enquête démontre qu'en effet le gouvernement n'avait pas acquitté les taxes municipales sur l'immeuble, ce qui est, d'ailleurs, un fait admis pour toutes les propriétés publiques. Mais l'imposition reste inscrite dans les livres de la ville, et un employé distrahit avait copié trop fidèlement la liste des mauvais contribuables qui allaient être l'objet d'une vente par autorité de justice.

On a rasuré les habitants de Syracuse: leur bureau de poste ne sera pas vendu.